

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

BUREAUX: RUE NAIN, 2.

Roubaix, Tourcoing:

Trois mois, 3 fr. 50 c.

Six mois, 6 fr. 50 c.

Un an, 12 fr. 50 c.

Enrégistrement continu, sans

avis contraire

On s'abonne et on reçoit les annonces à ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, n° 2. A TOURCOING, chez M. J. B. PENNEL, entrepreneur, rue de la République, n° 10. A LILLE, chez M. H. LAFITE, rue de la République, n° 10. A PARIS, chez MM. Havas, Lafitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, n° 2. A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Sabotterie, n° 10.

COMITÉ NATIONAL ÉLECTIONS DES MEMBRES DU CONSEIL MUNICIPAL

Dimanche 7 Mai 1871

1re SECTION Constantin DESCAT, maire de Roubaix. J.-B. SCREPEL-ROUSSEL, fabricant Henri PARENT, fabricant de harnats. ELOY-DUVILLIER, fabricant. Henri SCREPEL-ROGER, dessinateur.

2e SECTION DELEBECQ-DESFONTAINES, conseiller sortant. DELCOURT-TIERS, conseiller sortant. CARRETTÉ-PENNÉL, conseiller sortant. J.-B. DELPLANQUE, directeur de fabrique.

3e SECTION TOULEMONDE-NOLLET, ancien conseiller. MOTTE-BOSSUT, ancien conseiller. A. DELAOUTRE, ancien conseiller.

4e SECTION Pierre CATTEAU, conseiller sortant. MARTEL-DELESPERRE, conseiller sortant. J.-B. PENNEL-WATTINNE, entrepreneur. François ERNOULT, appréteur. Ferdinand DEREGNAUCOURT, architecte, conseiller sortant. Henri LEFÈVRE, docteur en médecine.

5e SECTION Charles POLLET-DUTHOIT, fabricant. A. TALON, ancien conseiller. Gustave WATTINNE, négociant. Louis DERVILLE, ancien conseiller

6e SECTION

ROUBAIX, 6 MAI 1871. Pourquoi, nous dit-on parfois, pourquoi combattez-vous des républicains honnêtes et modérés dont vous respectez cependant les opinions et le caractère? Notre réponse est facile. C'est qu'à l'heure présente, ces républicains, honnêtes, mais abusés, folt, sans s'en douter, le parti de la Révolution et de la Commune de Paris, c'est qu'ils ont pour alliés, dans les élections, les agents de l'Internationale.

On connaît déjà les aveux significatifs du Journal officiel de Paris; on a pu lire hier dans nos colonnes les instructions envoyées par la Commune à ses complices des départements. Nous voulons réimprimer encore une fois ces instructions, pour l'édification de ceux de nos lecteurs auxquels elles auraient pu échapper.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE Liberté, Égalité, Fraternité. 1° Ne faire connaître la qualité et l'esprit de sa mission qu'à des amis politiques, sûrs et pouvant être utiles.

2° Se mettre en relation avec les journaux; dans le cas où il n'en paraît pas dans certaines contrées, les remplacer par des écrits, des brochures ou copies imprimées, retraçant exactement le fond et la forme du mouvement communal.

3° Agir par et avec les ouvriers, lorsqu'ils ont un commencement d'organisation. 4° Éclairer le commerce, l'engager par des raisons solides à continuer ses affaires avec Paris et s'appliquer à favoriser le ravitaillement.

5° Se mettre en rapport avec la bourgeoisie et avec l'élément républicain modéré pour, à l'instar de Lille, pousser les conseils municipaux à envoyer des adresses ou des délégués au citoyen Thiers, pour le sommer de mettre fin à la guerre civile. 6° Empêcher le recrutement pour l'armée de Versailles; faire écrire aux soldats pour les détourner de la guerre contre Paris.

En résumé, s'appliquer à faire jeter des bâtons de tous côtés de la France dans les roues du char gouvernemental de Versailles. Deson côté, le Mot d'Ordre de M. Rochefort nous apprend que l'Union républicaine, très sympathique à la Commune de Paris, ce qui dit assez, a trouvé, à Roubaix, un « nombre considérable » d'adhérents. Aujourd'hui, dit ce journal, cette fédération est assurée dans le département du Nord; déjà même l'œuvre d'union est commencée. deux délégations envoyées, l'une à St-Quentin, l'autre à Amiens, ont été acclamées. « Il est beau de voir des citoyens pren-

dre, ainsi, de leur propre initiative, la défense de la liberté communale. Avec de tels appuis, on peut rire, messieurs de Versailles! — Henry Lacroix. Messieurs de Versailles! Il n'est pas inutile, dit le Propagateur, de rapprocher ce fatal des instructions secrètes données aux commis-voyageurs en émette pour le compte de la Commune de Paris. On peut s'expliquer maintenant, pourquoi l'on ne nous a pas répondu, quand nous avons demandé les noms des membres de la Commission municipale qui ont adhéré à l'Adresse lilloise.

Dépêche officielle. Versailles, 4 mai 1871. Le chef de Pouvoir exécutif aux préfets, sous-préfets, généraux, commandant les divisions militaires, procureurs-généraux, procureurs de la République.

Pendant que nos travaux d'investissement continuent autour de fort d'Issy, le liant à d'autres travaux plus importants, autour de l'enceinte, la division Lacroix a exécuté à notre extrême droite, une opération des plus hardies vers le Moulin Saquet. Elle s'est portée sur cette position, l'a enlevée, a fait 300 prisonniers et pris huit pièces de canons. Le reste de la troupe des insurgés s'est enfui à toutes jambes laissant 151 morts ou blessés sur le champ de bataille.

Telle est la victoire que la Commune pourra célébrer demain dans ses bulletins. Da reste, nos travaux d'approche avancent avec une rapidité admirée de tous les hommes de l'art et qui promet à la France une prompt fin de ses épreuves, et à Paris surtout, la délivrance des affreux tyrans qui l'oppriment.

Le 4 septembre, républicains et socialistes de toute couleur et de toute nuance dissourent par la force de l'Assemblée le suffrage universel et proclamèrent la République. Les meneurs crurent avoir trouvé la « un » moyen de salut pour la France dans sa guerre contre la Prusse. Confiants dans la puissance des sociétés secrètes, ils se figuraient mettre ainsi en mouvement toutes les forces révolutionnaires de l'Europe, et ils attendaient chaque jour la nouvelle d'une révolution à Berlin.

Aujourd'hui, les chefs des sectes socialistes qui règnent à Paris tombent dans la même illusion; ils ont cru, en proclamant la Commune, soulever toutes les communes de France, et chaque matin ils prophétisent qu'elles vont prendre les armes et marcher contre l'Assemblée nationale. Cet espoir est la raison de la prolongation insensée de leur résistance, car ils savent bien que, laissés seuls, ils doivent succomber.

Les sociétés secrètes sont redoutables; (instruits par une si funeste expérience, les gouvernements comprendront-ils enfin ce qu'elles sont, ce qu'elles veulent, ce qu'elles peuvent, et combien il leur importe de ne pas mépriser sur ce point les avertissements de l'Eglise); mais ces puissantes ténébreuses ont pour eux

qui les emploient un double danger. D'un côté, il leur est impossible d'appliquer exactement leur force contre la France, ils ne peuvent pas se promettre de les contenir une fois déchaînées. Ainsi, l'Empire élevé par elles est tombé par elles, ainsi les hommes du septembre ont dû reconnaître qu'elles ne servaient de rien contre la France, et ils les voient maintenant enlever la destruction de l'unité nationale, qu'ils voudraient sauver. Ainsi la Commune les trouve impuissantes à la secourir, et, dans Paris même, elle ne parvient pas à leur imposer une loi, une règle, un simulacre d'ordre et de gouvernement. Si l'état où nous sommes pouvait durer, on la verrait bientôt se diriger en factions ennemies et aussi acharnées les unes contre les autres que les Communistes le sont aujourd'hui contre leurs alliés d'hier, les républicains de la République une et indivisible.

Ces derniers, il faut leur rendre cette justice, veulent sincèrement et sérieusement la conservation de l'unité française; ils repoussent avec horreur toute république unie et celle de Garibaldi qui, partageant la France en une foule de petits États, la rendrait à jamais incapable de toute action dans le monde et la livrerait sans défense à la domination des nations étrangères. Voilà pourquoi ils repoussent la Commune et refusent de rompre tout lien avec l'Assemblée nationale et avec M. Thiers. Telle est aussi probablement la raison qui pousse M. Thiers à pencher de leur côté; il ne veut pas les rejeter dans les bras du socialisme cosmopolite. C'est la nation nationale qui est en cause; il faut leur avouer en un seul faisceau toutes les forces résolues à la défendre. L'unité nationale sauvée, il sera temps de rechercher quelle forme de gouvernement peut le mieux sauvegarder l'unité et assurer le développement de sa puissance.

Or, que proposent les conciliateurs? que la nation entre en négociations avec la Commune et traite avec elle de puissance à puissance, sur le pied de l'égalité. C'est demander à la nation d'abdiquer, de reconnaître dans la Commune un pouvoir indépendant et souverain qui a le droit de se séparer d'elle, de rejeter ses lois, et de lui faire la guerre! Reconnaître un tel droit à la Commune de

conversations un instant interrompues. Ils prirent bientôt une sorte de sentier tracé par les pâtre et conduisant à une vaste échancrure de la montagne. Là était l'entrée d'une gorge boisée où s'enroulait par intervalles le vent docteur. Quoiqu'on en fût encore assez tôt, il en sortait alors des bruits étranges, lugubres, presque surnaturels, puis tout retombait dans un morne silence. Ces bruits, d'un caractère si effrayant, ne manqueraient pas leur effet sur les superstitieux paddies, dont plusieurs se signèrent.

William se rapprocha de Richard, qui marchait seul et revêtu à l'écart, et glissa respectueusement son bras sous le sien.

« Votre Honneur sait sans doute, lui dit-il à voix basse, que nous allons entrer dans le défilé du Bon-Messager et qu'à l'extrémité de ce défilé, nous trouverons le rathé du Lord-Abbot. Votre Honneur ne peut ignorer non plus qu'il y a espèce de gens nous devons y rencontrer. — Je n'ignore rien, William, de ce que doit savoir un homme engagé commemoi dans une difficile entreprise, répliqua O'Byrne avec un sourire; la société qui nous attend est en fait, un peu mêlée; mais elle sera pas la première fois que je me trouverai en compagnie d'un homme d'un tel renom. — Nous allons voir des représentants de ces white-boys (blancs garçons) de tous ces presbytères, destructeurs de barrières, entrepreneurs de destructions et

personne étrangère aux localités se fut crue perdue; c'était pourtant l'endroit le plus sûr du bog. Un peu plus loin, les voyageurs trouvaient un espace plan et uni, solide en apparence et d'un passage facile. Aussitôt on faisait halte; là était le danger véritable, et il fallait revenir en arrière. Parfois les guides eux-mêmes, malgré leur connaissance exacte du pays, semblaient embarrassés de la direction à suivre, dans ce cas, ils avaient recours à l'instinct infallible de William. L'aveugle alors prenait la tête du cortège, et, grâce au bâton avec lequel il sondait le terrain, aux sons divers que rendait le sol sous ses pieds, aux échos émanations qui s'exhalait des tourbières et que saisissait aisément son odorat délicat, il indiquait toujours le passage praticable au milieu de ce labyrinthe de gouffres mortels.

Où sortit enfin des marécages où l'on s'était engagé pour dérouter les espions et les traîtres, quoiqu'un autre chemin plus facile et moins dangereux conduisit de Neath au lieu du rendez-vous. On marchait maintenant sur ce gazon court et vert, parsemé de trèfles, qui couvre la base des montagnes. Pour comble de bonheur, la lune, enfoncée jusque dans l'horizon, élevait peu à peu son orbite d'un rouge de sang au dessus d'un pic voisin et le faisait ressembler à un volcan au commencement d'une éruption.

Les voyageurs s'étaient rapprochés les uns des autres; ils continuaient leurs

ÉFUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX. DU 6 MAI 1871.

— 29 —

LE DERNIER IRLANDAIS

PAR ELIE BERTHE VII LE BON MESSAGEUR (SUITE)

L'aveugle se pencha à l'oreille de Richard O'Byrne. — Milord, murmura-t-il, je m'explique pourquoi Tom ne nous a pas rejoints encore. Il a voulu se venger, et vous voyez jusqu'où il a poussé sa vengeance! Le collecteur des dîmes du ministre et le bailli Jameson n'auront plus à se disputer ses dépouilles. Richard examinait d'un air penif ce phare effrayant qui brillait à l'horizon. — Déjà! murmura-t-il comme à lui-même; oh! puisse cet incendie d'une chaumière ne pas présager d'autres in-

endies plus redoutables peut-être! — Ne l'espérez pas, milord, répliqua l'aveugle avec une triste lenelle; les passions, si longtemps comprimées, ne sauraient avoir une explosion silencieuse; elles éclateront comme la foudre, à peine d'avorter misérablement... Dans quelques heures peut être, une paille enflammée de ce chaume volera de château en château et deviendra un torrent de feu qui se promènera à travers l'Irlande.

O'Byrne s'arrêta comme épouvanté des horribles éventualités qu'il entrevoyait. — William, murmura-t-il avec émotion, il y a bien dans vos paroles de quoi faire réfléchir celui dont la main va jeter sur cette masse inflammable la torche allumée!... Le bien que je procurerai dans l'avenir à mon pays pourra-t-il valoir les maux que je dois lui causer d'abord peut-être?... Mais laissons de pareilles idées; je veux croire, je suis sûr que notre œuvre s'accomplira sans aucun de ces hideux désordres, sans ces effusions de sang que vous semblez craindre!

L'aveugle secoua la tête, mais le reste de la conversation, quoique toujours animée, ne put être entendu de leurs compagnons. On s'empressa de sortir de la sphère lumineuse dont le cottage incendié tait le centre. La petite troupe cependant n'avait pas à craindre d'être reconduit par les gens du voisinage, empressés à

porter secours. Le paysan irlandais est habitué à ces actes de désespoir. Plus d'un chef de famille contemplant du seuil de sa porte ces lueurs conçues d'une chaumière en feu et disant en se frottant les mains.

— Oh! voici Tom Irwing qui a joué un bon tour aux Sassenachs... Et dire qu'un jour peut-être j'en serai, moi aussi, réduit là!

Un pan de rocher cacha bientôt l'incendie aux conspirateurs; et, s'engageant de plus en plus dans les bas fonds de la vallée, ils durent donner toute leur attention aux difficultés du chemin. Ils s'avançaient en effet au milieu des tourbières, réputées fort dangereuses dans cette portion du comté. La lune ne se levait pas encore. Les montagnes voisines, dont les crêtes échiquetées se dessinaient en silhouettes sur le ciel parsemé d'étoiles, de manière à former les bastions, les tours, les remparts de fortresses fantastiques, ajoutaient leur grande ombre aux ténèbres qui enveloppaient déjà les voyageurs. Un brouillard bas, de couleur blanchâtre, qui devenait plus dense aux endroits particulièrement marécageux, les pénétrait d'un froid humide, en même temps qu'il veillait de sa part les périls de la route. Aussi la troupe se dirigeait-elle le tement, et comme à tâtons, entre ces abîmes de boue et de vase où un faux pas pouvait l'engloutir. Parfois, les pieds s'enfonçaient dans les joncs, sous lesquels se cachent des flaques d'eau fétide; le sol tremblait; une